

au temps de Boucher, cette manière eût paru peut-être sévère, mais après David, elle paraît ce qu'elle est, molle et vulgaire. M. Dubufe est un artiste fort adroit, à qui la nature a départi un sentiment de grace peu commun. Malheureusement quelques succès de boudoir sont venus le prendre au milieu d'une carrière consciencieuse, et l'ont pour toujours éloigné du bon chemin. Le propre des portraits de cet artiste est de se ressembler tous ; il en produirait mille, qu'ils présenteraient le même degré de mérite ; celui qu'il a envoyé à notre salon, est précisément comme tous ceux de toutes les femmes qu'il a peintes jusqu'ici. Ce sont toujours des créations vaporeuses impossibles, arrangées, posées avec un goût merveilleux. Tourmenté de la crainte de trop exprimer le modelé de ses figures, M. Dubufe néglige complètement toute science anatomique ; soupçonnerait-on jamais autre chose qu'un mannequin sous ce charmant ajustement ? On cherche le sang, la chair, la vie, on trouve l'huile du peintre et son pinceau si gracieusement faux. Après tout, M. Dubufe est très pardonnable de continuer sa réputation par les moyens qui l'ont commencée ; lorsqu'il exposa son *Jésus marchant sur les eaux*, les artistes et quelques gens de goût seuls lui rendirent la justice qu'il méritait ; maintenant qu'il s'est éloigné autant que possible du vrai, il obtient à chaque Exposition un succès passionné. Il en est arrivé autant à Court, l'auteur de la *Mort de César*, le meilleur tableau qui nous soit venu de Rome depuis vingt ans : il ne s'est fait une réputation que depuis que, reniant et ses études sévères et son propre goût, il s'est décidé à imiter Dubufe dont il exagère encore les défauts. Dans tout ceci, qui faut-il blâmer l'artiste, ou le public ?

Voici maintenant M. Biard, qui n'est ni grand coloriste, ni dessinateur parfait, qui ayant réussi dans de petites scènes familières (quand il ne se laissait pas aller à sa fougue et à